

était la dernière sur la gauche, un peu à l'écart, séparée du gros de nos batteries par un boqueteau. Aussitôt mes pièces dételées devant ma tente, je m'allongeai avec délices ; nous étions éreintés, et l'on se croyait en parfaite sécurité, bien loin de l'ennemi.

Je dormais à poings fermés, quand je fus réveillé en sursaut par un tintamarre insolite : courses folles d'ombres qui passaient sur la toile de la tente, sonneries de clairons précipitées, cris, appels ponctués par les détonations du canon, fréquentes et très proches. Comme j'achevais de me frotter les yeux, un obus éclata à quelque pas, je sautai sur mon sabre : ma montre, pendue au crochet du ceinturon, marquait 11 heures moins dix. Je ne pensai même pas à chausser mes bottes, je ne fis qu'un bond jusqu'à mes deux pièces. D'un coup d'œil, je me rendis compte de la situation. A droite, de l'autre côté du boqueteau, les attelages enlevaient leurs caissons et s'éloignaient au galop, par échelons. Quelqu'un dit à côté de moi que l'ordre était venu de se replier et de mettre en batterie sur la route de Stone. Quel ordre ? De qui ? Nul ne le savait dans l'effarement général, et je crois bien qu'il n'y avait point d'ordres.

Je cherchai du regard, j'appelai mes conducteurs : le maréchal des logis me dit qu'ils abreuvaien les chevaux au ruisseau, dans le fond du valon, à un quart de lieue. Devant nous, un grand champ de luzerne, large de cinq ou six cents mètres, à mon estime, remontait en pente douce jusqu'à la lisière d'un bois. Le matin j'avais remarqué un bataillon de ligne campé sur cette lisière, il couvrait notre artillerie. Disparu le bataillon ; aucun soutien d'infanterie en vue. Plus avant, au delà du bois, les petites conrnes de fumée blanche montaient sur la cime des grands arbres, des pièces invisibles crachaient les shrapnells qui nous arrivaient de plus en plus fréquents.

Nous étions surpris. L'ennemi, qu'on n'attendait pas, devait être très près. Plus près encore que je ne pensais ; au sifflement des obus succéda le crépitemen de la fusillade, dans le bois en face, et le zin-zin nasillard des balles à nos oreilles. Trois de nos hommes furent atteints. Un cordon noir de fantassins apparut sur la lisière, à la place évacuée par nos lignards. Mes canoniers avaient charge, en toute hâte ; je commandai le feu ; notre décharge n'eut d'autre effet visible que de faire coucher ces tirailleurs dans le trèfle, où ils avancèrent en rampant. C'étaient des Bavarois ; je les reconnus aux chenilles de leurs casques ; je les vois encore, ces chenilles noires qui serpentaient entre les touffes vertes.

Alors seulement j'aperçus mes conducteurs, fouettant leurs chevaux au bas du coteau. Auraient-ils le temps d'arriver, d'atteler avant que les Bavarois ne fussent sur nous ? Les canonniers rechargeaient. Ah ! ce n'était pas aussi expéditif qu'aujourd'hui ! Nous avions à cette époque des pièces de 4, qui se chargeaient par la bouche : il fallait écouvillonner, puis bourrer la gâgeuse avec le refouloir. Je pointai ma pièce de gauche, la première prête, elle fit feu, démolit quelques chenillards ; les autres continuèrent de ramper vers nous.